FOLIA 402

Annales Universitatis Paedagogicae Cracoviensis

Studia Historicolitteraria 24 (2024)

ISSN 2081-1853

DOI 10.24917/20811853.24.9

Catia Nannoni
Università di Bologna
ORCID 0000-0002-3761-5311

Une francophonie doublement négligée : la « Rital-littérature » en Belgique et sa réception en Italie via la traduction

Introduction

S'il y a un créneau littéraire qui pâtit d'une certaine invisibilité au sein de la francophonie, c'est bien celui qu'il est convenu d'appeler la « Rital-littérature » depuis la parution de l'anthologie homonyme publiée en 1996 par les soins de l'historienne italo-belge Anne Morelli[1], qui présente une étude interdisciplinaire sur la littérature écrite en territoire belge par des émigré.e.s d'origine italienne ou par leurs descendant.e.s. L'année de publication est tout sauf casuelle : elle marque le cinquantième anniversaire des accords italo-belges de 1946, basés sur l'échange de main-d'œuvre italienne contre des tonnes de charbon belge (ce que Morelli a défini comme « une déportation économique massive »[2]), ainsi que le quarantième anniversaire de la catastrophe de Marcinelle, où trouvèrent la mort 262 mineurs, dont 136 italiens.

Dans l'étiquette de « Rital-littérature », largement adoptée dans la littérature scientifique sur ce sujet, l'adjectif « Rital » désigne l'origine italienne des auteur.e.s, tout en se dépouillant des connotations péjoratives qu'il a pu avoir à ses débuts, rejoignant ainsi un usage familier qui est encore attesté de nos jours[3].

Selon Morelli, la Rital-littérature est « une littérature 'mineure' », car elle est pour ainsi dire doublement « déterritorialisée » : quand elle est écrite en italien, elle l'est en dehors du pays d'origine, et quand elle est écrite en français ou en néerlandais, elle

[1] A. Morelli, *Rital-littérature. Anthologie de la littérature des Italiens de Belgique*, Cuesmes 1996.

[2] Ibid., p. 14.

[3] Les principaux dictionnaires en ligne consultés reprennent les deux acceptions, péjorative (parfois marquée comme « vieillie ») et familière (illustrée par des exemples récents).

est considérée « comme une littérature étrangère » en Italie[4] ; dans ce second cas, ces auteurs sont également déterritorialisés par rapport à leur pays d'accueil, puisqu'ils utilisent une langue qui n'est pas celle de leur groupe ethnolinguistique[5]. À partir de cette condition particulière, Morelli prévoit que « la littérature des Italiens de Belgique n'» aura « d'avenir qu'en Belgique »[6], prophétie qui s'est effectivement vérifiée, comme il sera montré par la suite.

Assimilée au départ à la « littérature prolétarienne »[7], rebaptisée parfois « littérature italienne de Belgique » ou « littérature des Italiens de Belgique »[8], la Rital-littérature est désormais englobée à l'intérieur de catégories plus amples suscitant un intérêt croissant de nos jours, quelle que soit l'origine des auteur.e.s : littérature de l'immigration ou de l'émigration, littérature migrante, voire « (post)migratoire »[9]. Après avoir bénéficié d'une certaine reconnaissance académique qui a marqué les années 1990 et 2000, on peut affirmer qu'actuellement la production italo-belge n'est plus l'objet d'une attention spécifique et continue d'occuper une position tout compte fait marginale au sein de la littérature belge (notion elle-même fragile et encore discutée[10]). Au dire de Pierre Halen, « la mode [de la Rital-littérature] est un peu passée. Peut-être aussi que les 'ritals' se sont définitivement fondus dans le paysage »[11].

Cette situation, influencée, selon Lieven D'hulst, par l'alternance de catégorisations plus ou moins flatteuses[12], se reflète dans une certaine frilosité du côté de la réception italienne. La connaissance en Italie de la Rital-littérature semble passer essentiellement par des études académiques de nature littéraire, socio-historique ou anthropologique, ce qui confirme le rôle crucial des universitaires en tant que médiateurs, sans que pour autant l'on puisse dire, dans ce cas, que ces « consacrants institutionnels »[13] aient eu un impact décisif sur le sort de cette production. Par ailleurs, pour les œuvres écrites

---

[4] A. Morelli, *La « rital-littérature ». Étude interdisciplinaire d'une littérature « mineure »*, « Le Carnet et les instants » 1993, n° 78, p. 19–20.

[5] *Cf.* M. Bortolini, *Production littéraire des Italiens de Belgique depuis 1945*, [dans :] *Littératures des immigrations. 1. Un espace littéraire émergent*, éd. Ch. Bonn, Paris 1995, p. 72. Bortolini reprend la célèbre formule de Deleuze et Guattari comme suit : « La littérature mineure est le fait de personnes appartenant à une minorité dans une langue (majeure) qui n'est pas la leur et/ou dans un lieu qui n'est pas leur pays d'origine » (ibid.).

[6] A. Morelli, *La « rital-littérature »…*, op. cit., p. 20.

[7] P. Aron, *La Littérature prolétarienne en Belgique francophone depuis 1900*, Bruxelles 2006 [1995], p. 237–246.

[8] M. Bortolini, *Production littéraire des Italiens de Belgique depuis 1945…*, op. cit., p. 66.

[9] T. Chomiszczak, A. Kukuryk et P. Szczur, *Wędrujące tożsamości. Trzy studia o migracjach literackich we francuskojęzycznej Belgii*, Kraków 2020.

[10] *Cf.* M. Bortolini, *Production littéraire des Italiens de Belgique depuis 1945…*, op. cit., p. 66, et P. Aron et F. Chatelain, *Manuel et anthologie de littérature belge à l'usage des classes terminales : Anthologie Littéraire*, Bruxelles 2015, p. 11.

[11] Communication personnelle via mail (5.5.2022).

[12] Remarque formulée au cours du workshop international *Le rôle des périphéries dans le transfert des littératures francophones en traduction* (19.11.2021, Université de Stockholm).

[13] *Cf.* P. Casanova, *Consécration et accumulation de capital littéraire. La traduction comme échange inégal*, « Actes de la recherche en sciences sociales » 2002, n° 144, p. 18.

en français (soit la totalité de celles de la deuxième génération et quelques-unes appartenant à la première), le passage à la traduction en italien s'avère rare et problématique et amène à s'interroger sur les motivations possibles. Cela pourrait dépendre à la fois du contenu (qui se heurte au refoulement collectif d'un pan méconnu de l'histoire des Italiens à l'étranger[14]) et de la forme (ces textes qui thématisent et représentent les langues convoquées par la diégèse ont une composition souvent hétérolingue[15], voire mixtilingue[16] pouvant poser des défis de traduction non négligeables). Ce à quoi peut s'ajouter la difficulté à caser une littérature considérée « 'illégitime' dans les deux pays »[17], et *a fortiori* dans le système littéraire péninsulaire, où l'attention aux littératures migrantes – même celles nées sur son propre sol –, est plutôt récente[18].

Dans cette étude, nous présenterons le destin de quelques auteur.e.s d'origine italienne qui ont écrit des romans, en français, à partir de leur histoire de migration, personnelle ou familiale, en Belgique. Utilisant à la fois les instruments de la sociologie de la traduction pour la contextualisation et les acquis des études traductologiques portant sur le plurilinguisme littéraire pour aborder les textes, nous nous appuyons sur le statut d'« interdiscipline » de la traductologie[19], conçue, dès le début, comme un point de rencontre et d'interaction entre plusieurs disciplines et méthodes d'investigation, pouvant ainsi rendre compte de manière globale de la circulation d'une œuvre, d'un.e auteur.e, d'un courant littéraire et de son influence et sa réception dans une autre culture.

Eugenio Mattiato

Eugenio Mattiato (1910–1991) naît en Allemagne de parents émigrés du Trentin (région majoritairement italophone qui appartiendra à l'Empire austro-hongrois jusqu'à la fin de la Première Guerre mondiale) et s'installe ensuite dans le bassin houiller de Charleroi, en Belgique, avec sa famille, fuyant la misère et la montée du fascisme qu'ils ont retrouvées au début des années 1920 en Italie. À l'âge de 14 ans, Eugenio descend

[14] *Cf.* A. Morelli, *La « rital-littérature »…*, op. cit., p. 19.

[15] L'hétérolinguisme se définit comme « la présence *dans un texte* d'idiomes étrangers, sous quelque forme que ce soit, aussi bien que de variétés (sociales, régionales ou chronologiques) de la langue principale » (R. Grutman, « Traduire l'hétérolinguisme : questions conceptuelles et (con)textuelles », [dans :] *Autour d'Olive Senior : hétérolinguisme et traduction*, éd. M.-A. Montout, Angers 2012, p. 51).

[16] P. Aron, *La Littérature prolétarienne…*, op. cit., p. 244, souligne cette mixité typique de la littérature de l'immigration : « Au plan linguistique, la dialectique des origines et des lieux permet de conquérir de nouveaux espaces de liberté », « de créer des langages mixtes […] qui offrent à l'écrivain un clavier plus étendu que la norme française ».

[17] A. Morelli, *La 'Rital-littérature' de Belgique, témoignage d'une culture métissée*, [dans :] *Gli spazi della diversità. Atti del Convegno internazionale. Rinnovamento del codice narrativo in Italia dal 1945 al 1992*, vol. 2, éd. S. Vanvolsem, F. Musarra, B. Van Den Bossche, Roma-Leuven 1995, p. 553.

[18] Ibid., p. 554.

[19] *Cf.* M. Snell-Hornby, F. Pöchhacker et K. Kaindl (éd.), *Translation Studies: An Interdiscipline*. Amsterdam-Philadelphia 1994.

à la mine avec son père, il s'engage très tôt comme militant syndical et collabore avec plusieurs périodiques ouvriers, pour lesquels il rédige des articles en italien. Il se met également à écrire des nouvelles, des romans et des pièces de théâtre en français, le plus souvent d'inspiration autobiographique et socialement engagés.

Sa renommée est liée essentiellement à un roman que Morelli classe parmi « les récits sur le monde du travail » typiques de la première génération[20], *La Légion du sous-sol*[21]. Ce texte connaît un immense succès (il a été tiré à plusieurs milliers d'exemplaires), ce qui lui vaut pourtant d'être immédiatement licencié du charbonnage où il travaillait : car, à travers son héros, Malco, un mineur italien délégué à la sécurité, Mattiato dénonce les conditions de travail déplorables dans les mines belges (le drame de Marcinelle est encore bien présent à l'esprit et c'est à ses victimes qu'est dédié le livre[22]). En même temps, comme le confirme la préface signée par l'auteur[23], ce livre s'adresse aux mineurs, surtout étrangers, pour leur proposer une sorte de manuel pour travailler en sécurité et en même temps un vadémécum pour s'intégrer en Belgique.

Le jugement de Paul Aron sur *La Légion du sous-sol*, rangé parmi les exemples de littérature prolétarienne, n'est pas pour encourager la lecture : « Une écriture un peu guindée, trop scolaire, achève de donner à l'œuvre une coloration morale qui la rend peu autonome »[24] ; à ses dires, « le texte de Mattiato ne se donne pas pour une œuvre littéraire », c'est un écrit de circonstance mû par la catastrophe de Marcinelle, qui se lit aujourd'hui « comme un témoignage fort et authentique »[25].

Du vivant de l'auteur, aucun autre de ses textes n'a trouvé d'éditeur. Luc Verton – le directeur des Éditions bruxelloises Memogrames qui ont publié ses œuvres posthumes[26] – a confirmé qu'aucun des livres de Mattiato n'a été traduit dans d'autres langues et que, en dépit de ses démarches auprès d'éditeurs italiens, aucun ne s'est dit intéressé[27].

Il faut admettre que cet auteur n'a pas bénéficié d'une reconnaissance critique ou académique en Italie, ce qui peut avoir freiné son importation sous la forme traductive. La seule bibliothèque italienne à posséder actuellement un texte de Mattiato – un exemplaire de *La Légion du sous-sol* – est celle du Département de Langues, Littératures et Cultures de l'Université de Bologne (Lilec)[28] qui héberge un Centre d'études sur la littérature belge de langue française pouvant jouer le rôle de relais pour la diffusion des auteur.e.s et des œuvres.

---

[20] A. Morelli, *La « rital-littérature »…*, op. cit., p. 18.

[21] E. Mattiato, *La Légion du sous-sol*, Bruxelles 2005 [1958]. Le prénom de l'auteur est toujours francisé en « Eugène » dans les livres imprimés.

[22] Ibid., p. 19 : « À ceux de Marcinelle et à tous les autres ».

[23] Ibid., « En guise de préface », p. 19–30.

[24] P. Aron, *La Littérature prolétarienne…*, op. cit., p. 239.

[25] P. Aron, *Préface*, [dans :] E. Mattiato, *La Légion du sous-sol*, op. cit., p. 17.

[26] Il s'agit de cinq œuvres, en français, parues entre 2006 et 2010 : *Fils de Houilleur*, *La Babel des Ténèbres*, *Le Baiser à la Morte*, *Les Fils de la Louve* et *Journal d'un Parkinsonien*.

[27] Communication personnelle via mail (6.11.2021).

[28] *Cf.* le catalogue du Service Bibliothécaire National italien (https://opac.sbn.it, consulté le 27.03.2023).

Pour ce qui concerne ce roman, s'il est vrai qu'il contient des passages stigmatisant âprement l'incapacité de la politique italienne à gérer le problème du chômage au lendemain de la Seconde Guerre mondiale autrement que par l'encouragement à l'émigration (passages qui auraient pu paraître incommodes dans la Péninsule à la fin des années 1950), rien n'explique plus une telle réticence de nos jours. Du côté de la forme, on a une narration à la troisième personne très traditionnelle ; quant à la langue, le jargon technique employé pour peindre le milieu minier peut entraver par endroits la traduction et demander des recherches terminologiques ponctuelles, sans toutefois justifier une impossibilité traductive. Il en va de même pour la présence de langues et variétés distribuées dans les dialogues, car, quoique le narrateur affirme que dans la mine se mêlent plusieurs « sabirs »[29], il nous paraît que dans *La Légion du sous-sol* la confusion babélique est plus « déclarée » qu'« effective »[30].

Au français de la rédaction, qui reste dominant par un souci de lisibilité dû au propos didactique de l'ouvrage, s'ajoute d'abord l'italien, réservé, de manière assez conventionnelle, surtout au langage affectif pour caractériser les mineurs italiens. On recense également des emprunts occasionnels à d'autres langues nationales (allemand, espagnol) convoquées en raison de l'origine des personnages mis en scène, occurrences facilement gérables en traduction, tout comme d'ailleurs les variétés mixtes ou simplifiées qui surgissent dans des dialogues entre locuteurs de langues maternelles différentes, puisqu'il s'agit d'une représentation très stylisée et par conséquent reconnaissable (le français cassé des mineurs étrangers, italiens, polonais, tchèques ou allemands ; le xénolecte des chefs porions s'adressant aux nouveaux arrivés non francophones).

La seule variété qui pourrait demander un effort supplémentaire au traducteur est le wallon (un dialecte français parlé en Wallonie, dans le sud de la Belgique), dont la présence considérable dans le livre se justifie par son statut effectif de langue véhiculaire entre mineurs d'origines disparates[31]. À ce souci de mimétisme s'ajoute probablement le désir de produire un effet pittoresque dû à la « franchise truculente »[32] que le narrateur attribue à ce dialecte, cité toujours en italique, non systématiquement traduit ni expliqué, quelle que soit l'étendue de ces insertions. De nos jours, il existe des ressources lexicographiques accessibles, même en ligne, qui peuvent soutenir le travail du traducteur, outre la possibilité de consulter des experts de cette langue régionale. Il faut plutôt croire que le sujet proposé par Mattiato et son approche pédagogique sont aujourd'hui ressentis comme distants, ce qui rend désormais fort improbable la récupération de cette œuvre et peut-être aussi de son auteur[33].

---

[29] E. Mattiato, *La Légion du sous-sol*, op. cit., p. 190.

[30] *Cf.* T. Chomiszczak, A. Kukuryk et P. Szczur, *Wędrujące tożsamości…*, op. cit., p. 196 : « Le plurilinguisme […] peut être seulement déclaratif (lorsque le fait que le personnage parle une autre langue que le français est signalé, sans qu'il y ait un changement de code dans le texte […]), ou effectif (quand le français coexiste réellement dans le texte avec d'autres langues) ».

[31] *Cf.* A. Morelli, *Rital-littérature…*, op. cit., p. 14.

[32] E. Mattiato, *La Légion du sous-sol*, op. cit., p. 106.

[33] C'est l'avis de L. D'hulst, exprimé lors du workshop international *Le rôle des périphéries dans le transfert des littératures francophones en traduction* (19.11.2021, Université de Stockholm).

Girolamo Santocono

Girolamo Santocono est sans conteste l'auteur rital de Belgique le plus connu grâce au retentissant succès, tant auprès du public que de la critique, de son premier roman, *Rue des Italiens*[34], devenu un classique du genre et souvent comparé aux *Ritals* (1978) de François Cavanna en France. Santocono fait figure de chef de file d'une série d'auteur.e.s qui, dans les années 1990, ont puisé dans leur « 'italianité' retrouvée »[35] pour certaines de leurs œuvres parues dans la foulée de l'année-anniversaire des accords du charbon, dont Nicole Malinconi, Francis Tessa et Carmelina Carracillo. Plus récemment, l'inclusion de Santocono dans l'anthologie de la littérature belge de langue française pour l'école, éditée par Aron et Chatelain, achève en quelque sorte sa canonisation à l'intérieur de « la littérature de l'immigration »[36].

Né Sicile en 1950, Santocono est arrivé en Belgique en bas âge pour rejoindre son père, un sicilien émigré après la Seconde Guerre mondiale pour travailler dans un charbonnage wallon ; il a fait des études de sociologie et a exercé la profession d'animateur culturel. *Rue des Italiens* fut publié par une maison d'édition engagée dans la littérature sociale (les Éditions du Cerisier) à l'occasion du trentième anniversaire de la catastrophe de Marcinelle et enthousiasma les « Ritals nouveaux » de la deuxième génération pour l'humour et le réalisme avec lesquels Santocono raconte à la première personne, dans la perspective d'un enfant, la vie au quotidien d'une communauté italienne installée en Wallonie. Ce roman, largement autobiographique, a révélé aux Belges l'existence des Italiens de Belgique, évitant « agressivité, amertume ou misérabilisme », tout en pointant « un certain nombre de réalités désagréablement culpabilisantes »[37], si bien que selon Bortolini il fonctionne comme « une revendication politique de reconnaissance et de légitimité »[38].

La langue employée est à l'image de la diversité sociale et culturelle représentée et constitue un élément d'originalité de l'œuvre, et ce dans le but déclaré de créer une impression de réalisme[39] : « wallonismes, italianismes, sicilianismes, jeux de mots, traces de langage populaire et mixage de niveaux invitent à une véritable 'fête du verbe' »[40],

---

[34] G. Santocono, *Rue des Italiens*, Cuesmes 1986.

[35] P. Halen, *Le religieux dans la mémoire romanesque de l'immigration italienne : un mode du détournement*, [dans :] *Le Discours religieux, son sérieux, sa parodie en théologie et en littérature*, éd. P.-M. Beaude et J. Fantino, Paris 2001, p. 411.

[36] P. Aron et F. Chatelain, *Manuel et anthologie de littérature belge à l'usage des classes terminales…*, op. cit., p. 282.

[37] A. Morelli, *La littérature métissée*, [dans :] *Histoire de la littérature belge francophone 1830–2000*, éd. J.-P. Bertrand, M. Biron, B. Denis et R. Grutman, Paris 2003, op. cit., p. 527.

[38] M. Bortolini, *Production littéraire des Italiens de Belgique depuis 1945…*, op. cit., p. 73.

[39] Santocono affirme : « Le quotidien de l'immigration italienne en Belgique ne peut s'appréhender si on l'extrait de son 'jus' linguistique. Et comme je désire que mes personnages soient les plus vraisemblables possible, la manière dont ils s'expriment est donc primordiale » (Interview via mail du 12.12.2018).

[40] J. Paque, *Histoires de l'histoire : il était une fois en Ritalie…*, « Revue de littérature comparée » 2001/3, n° 299, p. 436.

réalisant une mixité linguistique parfois dépourvue de formes de médiation, ce qui peut constituer un écueil dans une perspective traductive. Et pourtant, dans notre corpus rital, c'est le seul roman qui ait eu jusqu'à présent une traduction publiée en italien, probablement en raison de sa notoriété et de sa valeur historico-sociologique. L'initiative revient à un étudiant sicilien, Angelo Maddalena, qui pendant un séjour à Mons, en 1996, découvre *Rue des Italiens* et le trouve en résonance avec le sujet de son mémoire final, l'émigration italienne en Belgique. Il entreprend donc avec passion la traduction de ce roman, bien qu'il soit dépourvu de connaissances linguistiques approfondies ainsi que d'une formation professionnelle à la traduction. Après de longues recherches, Maddalena trouve un éditeur disposé à publier sa traduction, qui sort en 2006 chez Gorée[41], une petite maison d'édition de la province de Sienne ouverte à des thèmes tels que l'immigration et l'interculturalité, empreinte bien visible dans le péritexte, qui insiste sur l'interprétation du roman comme autobiographie collective d'une génération désormais oubliée dans sa patrie.

Bien que, aux dires de Santocono, Gorée n'ait jamais demandé l'autorisation d'éditer *Rue des Italiens* et qu'il ait été mis devant le fait accompli, l'écrivain n'a pas voulu entreprendre une action en justice contre l'éditeur italien, estimant, à l'époque, que cette traduction « pirate » avait au moins le mérite d'exister et, à ses yeux, l'important était que le livre soit distribué en Italie. En 2007, Santocono s'y est même rendu pour en assurer le lancement à travers des rencontres et des interviews, ce qui a contribué à le faire connaître un peu mieux dans le monde académique italien. Cet acte d'importation permis par la traduction ne s'est toutefois pas avéré particulièrement efficace pour la consécration de l'auteur à long terme. Car, d'une part, l'éditeur a fermé en 2013 et n'a donc pas pu s'occuper ultérieurement de la circulation de ce livre ou d'autres du même auteur dans le territoire national ; d'autre part, comme des comptes-rendus parus dans la presse italienne l'ont souligné, la traduction en tant que telle est bien décevante, relevant d'un travail très inégal et parfois hâtif, où l'aspect caractéristique du roman, son hybridité langagière, est rendu de manière asystématique et non convaincante[42].

À présent, cette traduction est en vente exclusivement en ligne, en version électronique, inchangée, et reste physiquement présente dans dix-neuf bibliothèques italiennes, universitaires ou autres, tandis que l'on ne compte que cinq exemplaires de l'original[43]. *Rue des Italiens* est l'unique texte de Santocono qui ait été traduit en italien, les suivants n'ayant pas eu autant de retentissement, même pas en Belgique : un second roman, *Dinddra* (1998), histoire fictionnelle vouée aux ressentis des deuxièmes générations, et plus récemment un recueil de nouvelles axées encore une fois sur des rencontres entre langues et cultures : *Ça va d'aller… y a pas d'avance* (2018). L'écrivain serait heureux si ses livres pouvaient trouver une issue vers l'Italie, même si son éditeur est actuellement plus intéressé par une distribution vers les pays francophones (France, Québec…)[44].

[41] G. Santocono, *Rue des Italiens*, trad. A. Maddalena, Iesa 2006.

[42] Pour une analyse plus détaillée de cette traduction, cf. C. Nannoni, *Traduire „Rue des Italiens" de Girolamo Santocono : quand langues et dialectes s'invitent à la « fête du verbe »*, [dans :] *Traduire la littérature belge francophone. Itinéraires des œuvres et des personnes*, éd. Béatrice Costa, Catherine Gravet, Mons 2016, p. 59–81.

[43] *Cf.* https://opac.sbn.it/ (consulté le 28.03.2023).

[44] Interview de Santocono (12.12.2018).

Francis Tessa

Né en 1935 dans un village de la province de Vicence (Vénétie), Francis Tessa (nom de plume de Francesco Tessarolo) quitte l'Italie à l'âge de 17 ans, après des études gréco-latines au séminaire, pour rejoindre sa famille émigrée en Wallonie en 1946 pour des raisons économiques. Il exerce divers métiers avant de se consacrer totalement à sa passion pour la poésie et l'édition (il est le co-fondateur de la Maison de la poésie d'Amay, qui abrite aussi une maison d'édition, l'Arbre à paroles).

Vite devenu francophone, Tessa a toujours publié dans la langue de son pays d'accueil, tout en pratiquant une activité de traducteur et d'autotraducteur entre le français et l'italien. Il écrit une œuvre ritale après avoir bâti sa réputation de poète au sein des lettres belges : *Les Enfants polenta*[45], roman qui retrace l'enfance de l'auteur et de ses pairs dans les « Casette », une agglomération très pauvre dans la campagne vénète dans les années 1940 et 1950. La préoccupation majeure et quotidienne de cette collectivité était d'avoir quelque chose à se mettre sous la dent, d'où la référence emblématique dans le titre à la « polenta », le plat à base de farine de maïs qui constituait le repas principal des classes sociales défavorisées, surtout des régions du nord de l'Italie.

Par ce livre, Tessa veut faire connaître à ses nouveaux compatriotes belges une réalité locale représentative des conditions qui ont poussé à l'émigration des milliers d'Italiens ; les récriminations contre la politique italienne ne manquent pas et sont avalisées par la présence d'une préface signée par Morelli, qui abonde dans ce sens[46]. Cette orientation vers le public cible se manifeste à l'intérieur du roman dans le traitement des *realia* italiennes et vénètes, qui dénotent une tendance à une acclimatation plutôt qu'à la transcription, procédé qui aurait permis, au contraire, de garder un contact explicite avec la dimension culturelle de départ. Ce choix naturalisant crée une dissonance marquée dans un contexte clairement défini comme italien (par exemple par l'indication de quelques toponymes donnés directement dans leur traduction française : « Rue de la station », « Rue des remparts »[47], etc.) et s'accompagne d'une francisation quasiment systématique des prénoms et des surnoms des personnages évoluant dans les Casette, presque toujours en l'absence de l'original, ce qui a pour conséquence non seulement de diluer la couleur locale, mais de brouiller parfois les références à l'appartenance culturelle[48].

Ce regard résolument tourné vers l'horizon d'arrivée est également tangible dans la gestion du plurilinguisme mis en scène dans le roman. Pour modérées qu'elles soient, les insertions allophones présentes (principalement en italien et en dialecte vénète, presque toujours singularisées typographiquement à travers l'italique[49]), destinées

[45] F. Tessa, *Les Enfants polenta*, Bruxelles 1996.

[46] Ibid., *Préface*, p. 5–9.

[47] Ibid., p. 29 ; 95.

[48] Pour des approfondissements, *cf.* C. Nannoni, *Francis Tessa entre plurilinguisme et illusion de la transparence dans 'Les enfants polenta'*, « Annali dell'Istituto Armando Curcio » 2022, p. 195–217.

[49] Il s'ajoute plusieurs citations dans le latin de la religion, qui imprégnait la société rurale vénète de l'époque (par exemple à la p. 80), une strophe de l'hymne national allemand

à caractériser les locuteurs en tant que communauté, apparaissent très disciplinées et régulièrement maîtrisées par des techniques diverses (des traductions, des paraphrases ou des explications, souvent suivies de commentaires métalinguistiques). Dans les parties dialogales, où la manifestation de l'hétérolinguisme, motivée par un souci de vraisemblance, est plus fréquente, on assiste parfois à l'option de la double réplique, où une phrase en dialecte est suivie, ou parfois même précédée, de sa traduction française, hors parenthèses, ce qui offre au lecteur deux versions aussi légitimes l'une que l'autre[50].

À côté de ces cas de reproduction effective du plurilinguisme, il faut signaler la présence de passages qui font référence, implicitement ou explicitement, à un code différent de la langue de narration, mais sans l'illustrer. L'exemple le plus frappant concerne des formules idiomatiques italiennes ou vénètes attribuées aux parents des enfants du village, des dictons complètement 'camouflés' sous le seul français et qui, dans l'éventualité d'une traduction italienne du roman, demanderaient une sorte de rétroversion pour remonter aux expressions sous-jacentes, à moins de ne tomber dans une version purement littérale et standard[51]. Tout compte fait, il s'agit là des seules difficultés réelles inhérentes à la composante plurilingue qui pourraient se présenter à un traducteur.

Comme c'est le cas pour d'autres textes de la Rital-littérature, *Les Enfants polenta* a fait l'objet de quelques mémoires de fin d'études dans des universités italiennes, comportant parfois une traduction intégrale de l'œuvre, sans pourtant qu'aucune d'entre elles n'ait été publiée, malgré quelques tentatives échouées. Convaincu de l'importance de transmettre la mémoire des Italiens expatriés, Tessa s'est d'ailleurs engagé à promouvoir son roman dans la Péninsule dès sa parution, en participant à plusieurs rencontres sur l'émigration organisées dans différentes villes. Récemment, il a repris des pourparlers avec un petit éditeur vicentin spécialisé dans l'histoire locale, Attilio Fraccaro, pour publier enfin la version réalisée par un ami d'enfance, Domenico Toniolo, qui est de loin sa préférée pour sa capacité de percer l'esprit de l'œuvre. Pour l'instant, l'original – épuisé depuis longtemps – est présent seulement dans deux bibliothèques universitaires sur le territoire italien[52], à côté de quelques exemplaires de recueils de poésie de l'écrivain.

Nicole Malinconi

Nicole Malinconi constitue un cas à part parmi les auteurs ici présentés. D'abord pour le fait que c'est celle qui jouit de la réputation la plus solide dans le panorama littéraire belge et qu'elle ne puise pas son inspiration majoritairement dans des thématiques

(« *Deutschland über Alles* », p. 99) citée quand on évoque la guerre, et quelques hispanismes contenus dans les lettres d'une tante expatriée en Argentine (p. 223).

[50] *Cf.* par exemple ibid., p. 91–93.

[51] *Cf.* par exemple ibid., p. 64 ; 104 ; 162 ; 196.

[52] Il s'agit de celles du Département Lilec de l'Université de Bologne et du Département de Lettres de l'Université de Florence (https://opac.sbn.it/, consulté le 28.03.2023).

ritales ; ensuite, parce qu'elle est née en Belgique en 1946 de mère wallonne et de père italien (émigré dans l'entre-deux-guerres pour travailler dans l'hôtellerie) et qu'elle a assumé très tard, comme écrivaine, son italianité. De plus, son apport à la littérature de la migration est centré sur un axe personnel et familial, hors de toute dénonciation historico-sociale, comprenant trois écrits que la critique a rassemblés sous l'étiquette de « trilogie familiale » : il en ressort une sorte de refoulement de son identité mi-italienne, largement dû au rapport fusionnel qu'elle avait avec sa mère et qui de fait excluait le père en tant qu'étranger au double sens de personne inconnue et de personne venue d'un autre pays, comme le raconte *Nous deux*[53]. C'est sur la quatrième de couverture de ce livre que l'on trouve pour la première fois l'indication de l'origine italienne de Malinconi[54], qui disparaît pourtant dans la plupart des publications successives et dans les toutes dernières.

Le deuxième volet de la trilogie, *Da solo*[55], est un hommage explicite au père, enfin retrouvé après le décès de la mère, et prend la forme d'un monologue rétrospectif attribuable à Omero Malinconi. Le titre en italien met en évidence sa double étrangéité, à savoir son isolement (« da solo » signifiant « tout seul ») et son origine italienne. L'écrivaine dit avoir voulu recréer dans *Da solo* son « parler maladroit, transgressif »[56], sa parole empreinte des sonorités et des tournures phrastiques de l'italien, bien que l'on puisse dire que le filtre de la langue italienne est en réalité très ténu et qu'il s'agit plutôt de restituer une façon de parler marquée par une certaine gaucherie et simplicité[57]. De l'aveu de Malinconi, il s'agit du livre qu'elle aimerait le plus voir publié en italien pour honorer la mémoire de son père[58].

Le triptyque familial se clôt avec *À l'étranger*[59], relatant la tentative de remigration de toute la famille en Toscane, la région natale paternelle. Malinconi y a effectué sa scolarité primaire en italien, tout en étant francophone ; une fois cette parenthèse italienne close, elle a continué ses études en Belgique en utilisant exclusivement le français, qui est devenu sa seule langue d'expression littéraire, même si elle affirme que la langue italienne continue de jouer dans sa façon d'écrire[60].

---

[53] N. Malinconi, *Nous deux*, Bruxelles 1993. C'est un extrait de ce livre qui est choisi pour illustrer l'œuvre de l'écrivaine dans le manuel d'Aron et Chatelain, non pas dans la section « La littérature de l'immigration », comme Santocono, mais dans celle intitulée « Se connaître (les passions humaines) » (P. Aron, F. Chatelain, *Manuel et anthologie de littérature belge à l'usage des classes terminales…*, op. cit., p. 410–413). Le profil biographique de l'auteure ne mentionne pas son origine mixte et se limite à affirmer que « son œuvre est attentive aux jeux du langage entre le français et l'italien, et aux situations de fragilité, comme l'immigration ou la mort des proches » (ibid., p. 439).

[54] *Cf.* M. Bortolini, *Production littéraire des Italiens de Belgique depuis 1945…*, op. cit., p. 77.

[55] N. Malinconi, *Da solo*, Bruxelles 1997.

[56] N. Malinconi, *Écriture du réel*, [dans :] *Roman-récit*, éd. G. Michaux, Carnières-Morlanwelz 2006, p. 66.

[57] *Cf.* C. Nannoni, *Écrire dans la langue du père dans « Da solo » de Nicole Malinconi : une traduction en filigrane ?*, « Bérénice » 2019, n° 56–57, p. 133–148.

[58] Interview téléphonique du 12.6.2018 avec N. Malinconi.

[59] N. Malinconi, *À l'étranger*, Bruxelles 2003.

[60] *Cf.* M. Zumkir, *En pays d'enfance. Entretien avec Nicole Malinconi*, « Textyles » 2019, n° 55, p. 170.

Malinconi a longtemps travaillé sur *À l'étranger* avant de pouvoir le publier, car il fut refusé par son éditeur dans les années 1990, quand le titre était encore plus évocateur du sentiment de dépaysement ressenti à la fois par la mère et la fille : *Exils*[61]. C'est le texte le plus représentatif des trois pour cerner le rapport à l'italianité de l'écrivaine, puisqu'à travers le regard de la narratrice, il évoque la rencontre et par moments le choc entre deux langues (le français et l'italien) et deux cultures (belge et italienne). Sans viser à un quelconque effet de réalisme, chez Malinconi l'italien reste la langue « autre » à laquelle se confronter, objet de réflexion plus que de représentation, réduite à quelques mots ou expressions sporadiques et isolés en italique, presque jamais traduits[62]. Par conséquent, il ne subsiste aucune entrave à la traduction qui soit inhérente à une éventuelle composante plurilingue : comme d'habitude chez cette écrivaine, la difficulté se place plus du côté du style que de celui de la langue.

En dépit de leur manière d'aborder la thématique migratoire et interculturelle, focalisant l'universel dans le particulier, aucun des trois textes de la saga familiale de Malinconi n'a été publié en italien. Ils ont fait à plusieurs reprises l'objet de mémoires universitaires, ce qui est l'indice d'une attention de la part du monde académique italien depuis quelques décennies, et d'ailleurs ce sont surtout des bibliothèques universitaires qui abritent la plupart des écrits de l'écrivaine, sauf les plus récents[63]. Malinconi a souvent montré une volonté de collaborer à ces projets, si bien que la seule traduction intégrale publiée en italien, celle de son œuvre la plus célèbre, *Hôpital silence*[64], était, elle aussi, à l'origine un mémoire qu'un petit éditeur modénais a accepté de publier, sans toutefois pouvoir assurer, de l'avis de Malinconi, une adéquate promotion du livre[65]. Pour cette raison, d'accord avec son éditeur belge (Les Impressions nouvelles), elle hésite désormais à avaliser des projets de traduction portés par de petites maisons d'édition.

Carmelina Carracillo

Carmelina Carracillo est née à Charleroi de parents originaires du Molise (une petite région du sud de l'Italie), expatriés dans le second après-guerre. Elle a fait des études de sociologie et a embrassé des professions à vocation sociale, tout en se consacrant très tôt à l'écriture (du théâtre engagé à la poésie, de l'essai au roman et à la chanson). Dans toute sa production, Carracillo assume pleinement son sentiment d'appartenance nationale et culturelle, ce qu'elle définit son « italianitude »[66], mais malgré cet attachement

[61] *Cf*. A. Morelli, *Rital-littérature…*, op. cit., p. 122.

[62] Pour une thématisation de l'altérité de la langue, *cf*. le chapitre aux pages 11–13, dont voici l'*incipit* : « La langue étrangère vous ignore. Elle circule autour de vous à toute vitesse, elle va sans vous, elle n'est qu'un bruit étranger vous cognant aux oreilles, présent partout, comme sans issue ».

[63] *Cf*. https://opac.sbn.it (consulté le 27.03.2023).

[64] N. Malinconi, *Hôpital silence*, Paris 1985.

[65] Communication personnelle de l'écrivaine via mail (22.9.2021). Pourtant, la traduction italienne (N. Malinconi, *Ospedale silenzio*, trad. V. Malatesta, Modena 2008) est présente dans 14 bibliothèques italiennes (en même nombre que l'original ; *cf*. https://opac.sbn.it, consulté le 27.03.2023) et se trouve toujours en vente.

[66] Communication personnelle via mail du 26.3.2021.

à l'Italie (où elle se rend encore régulièrement), ses œuvres restent méconnues dans la Péninsule, même au niveau universitaire, aucune n'a été traduite et la seule qui soit présente dans trois bibliothèques italiennes[67] est le roman *L'Italienne*, hors commerce depuis longtemps[68]. Ce texte – le plus connu dans le répertoire de l'écrivaine – prolonge clairement la voie ouverte par *Rue des Italiens*, dont on retrouve de nombreux échos (et d'ailleurs Carracillo et Santocono partagent des formes similaires de militantisme social et culturel). Si l'écrivaine puise abondamment dans une italianité qui n'est pas exempte de clichés[69], elle innove par l'attention portée à la dimension féminine, collective et individuelle, du phénomène migratoire en Belgique[70], et par le renversement de perspective qu'elle opère en décrivant une intégration en sens inverse à celle normalement explorée, celle d'un mari belge dans une famille ritale installée en Wallonie.

Dans cette histoire, Carracillo dit s'être inspirée de son bagage culturel et identitaire, sans pourtant tomber dans l'autobiographie. Par un récit qui varie les formes, tout en privilégiant une narration assez linéaire à la troisième personne, elle a voulu proposer un cas d'exogamie réussie qui soit exemplaire de la possibilité de cohabitation entre peuples différents et a distribué les idiomes (le français, l'italien et le dialecte molisan) de manière fonctionnelle à son propos, qui est de valoriser cette richesse démographique, comme il est affirmé explicitement en quatrième de couverture[71].

La variation linguistique est l'objet d'une attention particulière chez l'écrivaine, qui dans une note de remerciement dans le péritexte avoue avoir eu recours aux corrections d'un locuteur natif du dialecte de ses origines, qui constitue sa propre langue maternelle mais qu'elle est incapable d'écrire. Carracillo affirme que le choix du molisan s'est imposé tout seul comme un véhicule incontournable de la caractérisation des personnages italiens, pour marquer non seulement leur provenance régionale, mais aussi leur origine rurale et populaire[72]. La représentation de l'hétérolinguisme – qui, visant à la vraisemblance, donne en même temps du brio à la narration et ajoute au pittoresque des situations – est toujours de quelque manière négociée par l'intermédiaire d'une traduction ou d'une explication en français qui accompagne les citations italiennes ou dialectales, sauf quand le contexte ou la notoriété des expressions les rendent superflues[73].

---

[67] De ces trois bibliothèques, une est celle du département Lilec de l'Université de Bologne et une autre est une bibliothèque municipale molisane (cf. https://opac.sbn.it, consulté le 27.03.2023).

[68] C. Carracillo, *L'Italienne*, Bruxelles 1999.

[69] P. Halen, op. cit., p. 424, intitule un paragraphe portant sur ce roman « La sociologie sans peine ».

[70] *Cf.* J. Paque, *Histoires de l'histoire…*, op. cit., p. 441.

[71] « *L'Italienne* raconte l'histoire d'une double intégration », à travers laquelle « pointe la différence profonde entre deux cultures et la fabuleuse richesse qui en découle ».

[72] Propos recueillis lors d'une conférence tenue par l'écrivaine à l'Université de Bologne, intitulée *Les héroïnes de l'ombre. Italiennes immigrées en Belgique : quel sujet littéraire ?* (21.3.2023).

[73] Pour une étude du roman du point de vue linguistico-traductif, *cf.* C. Nannoni, *Le défi de la communication interculturelle : atelier de traduction à partir de « L'Italienne » de Carmelina Carracillo*, « RILUNE » 2022, n° 16, p. 123–138, www.rilune.org.

À ce jour, une traduction italienne de ce roman n'a pas encore été tentée, bien qu'il y ait eu des pourparlers entre l'écrivaine et un éditeur local molisan, Volturnia Edizioni, qui serait très intéressé à publier le livre en italien, notamment pour sa valeur mémorielle et pour célébrer une compatriote qui s'est distinguée à l'étranger.

En guise de conclusion

À l'état actuel de notre recherche, la conclusion qui s'impose c'est le manque d'attrait en Italie pour la littérature de migration ritale francophone produite en Belgique, tous auteurs confondus, ce qui fait qu'à distance de presque trente ans de l'avis exprimé par Bortolini cette production reste encore « pour une bonne part confidentielle »[74]. Et cela en dépit du fait que pour certains de ces auteur.e.s (en particulier Malinconi et Santocono) les instances de consécration n'ont pas manqué (prix littéraires, inclusion dans des programmes scolaires et universitaires, commandes des bibliothèques publiques).

Cette situation semble due à des facteurs à la fois extrinsèques et intrinsèques, d'abord liés aux contextes de publication et de réception et ensuite au sujet traité dans ces œuvres, si l'on en croit Santocono, selon qui « être immigré italien est un handicap sérieux pour éditer en Italie, cette dernière n'ayant aucune envie de se remémorer cet aspect peu glorieux de son histoire »[75]. Ce qui paraît plausible, notamment si l'on compare le panorama rital à d'autres domaines littéraires (il suffit de penser aux œuvres postcoloniales), c'est que cette indifférence n'est pas à mettre sur le compte des caractéristiques formelles et linguistiques des textes, puisque quasiment tous misent, avec des degrés variables, sur « la figure du narrateur-traducteur »[76], qui, par des interventions de balisage et de médiation de la composante hétérolingue, en amoindrit l'impact étrangéisant et potentiellement déroutant. Certes, le passage traductif vers l'italien demanderait d'envisager des stratégies pour éviter un aplatissement total de la diversité linguistique dans le texte d'arrivée, où l'italien serait à la fois langue de l'histoire et langue du récit (au sens genettien). De son côté, depuis le début des années 2000, la recherche traductologique s'est penchée sur les textes plurilingues et a surmonté l'aporie théorique de leur prétendue intraduisibilité grâce au regard porté sur l'activité traduisante, qui a démontré que dans la pratique ce type de texte s'est traduit et continue de se traduire, d'une manière ou d'une autre[77]. Qui plus est, il semblerait que c'est justement d'exemples concrets de traductions qui ont osé aborder

[74] M. Bortolini, *Production littéraire des Italiens de Belgique depuis 1945…*, op. cit., p. 65.

[75] G. Santocono, *Identité et immigration*, [dans :] *Gli spazi della diversità…*, op. cit., p. 686.

[76] P. Szczur, *Le narrateur-traducteur : avatars d'une figure. Sur l'exemple de « Sang mêlé »* d'Albert Russo et « *Racines et épines » d'Issa Aït Belize*, [dans :] *Penser le roman francophone*, éd. L. Gauvin, R. Fonkua et F. Alix, Montréal 2020, p. 224.

[77] *Cf.* L. D'hulst et R. Meylaerts, *La traduction dans les cultures plurilingues/Translation in Multilingual Cultures : quelques réflexions sur le plurilinguisme en traductologie*, [dans :] *La Traduction dans les cultures plurilingues*, éd. F. Mus et K. Vandemeulebroucke, Arras 2011, p. 7–20.

des œuvres polyglottes que viennent la plupart des solutions à la traduction du multilinguisme, en dépit de l'inévitable entropie d'effet sur de nouveaux publics[78].

Un autre facteur clé pour analyser la faisabilité de l'importation de la Rital-littérature concerne le versant éditorial. Les quelques projets traductifs réalisés ou ébauchés étant tous dus à de petits éditeurs locaux à vocation historico-sociale ou interculturelle, il est raisonnable de se demander si ces romans peuvent intéresser le public italien principalement pour des raisons mémorielles et par conséquent s'il ne vaudrait pas mieux passer par une promotion qui les encadre d'abord d'un point de vue historique (ce qui évidemment serait réducteur pour quelques-uns), en s'appuyant sur des institutions ou des associations installées dans la région ou la province italienne d'origine de l'écrivain, donc des agents plus sensibles à la mise en valeur de cas paradigmatiques d'un vécu commun à de nombreux compatriotes.

En outre, il serait souhaitable d'envisager une récupération plus systémique de tout ce patrimoine littéraire, par exemple à travers une anthologisation (bilingue ou en italien) de quelques auteur.e.s, pour éveiller chez le lecteur la curiosité d'aller au-delà de la sélection offerte, ainsi que pour échapper à un mécanisme qui fonctionne tant bien que mal sur des coups de cœur de traducteurs le plus souvent amateurs (ou étudiants) ayant déniché un texte qui, pour une raison ou une autre, leur parle. Si l'agentivité de ces médiateurs est sans conteste louable, elle devrait, à notre avis, être mieux canalisée dans un projet structuré pour rendre vraiment service aux textes qu'elle souhaite mettre en avant.

Pour finir, quelques auteur.e.s s'attendent à trouver des éditeurs italiens d'une certaine taille et renommée, en mesure de garantir de gros tirages initiaux, quitte à renoncer à l'occasion de se faire publier en Italie. S'il est indéniable que le pouvoir de consécration d'une œuvre par l'acte traductif dépend du prestige des agents impliqués dans celui-ci (en premier lieu, l'éditeur et le traducteur)[79], face à l'alternative d'un silence absolu, on peut se demander s'il ne serait pas préférable, de la part des écrivain.e.s rital.e.s, de courir le risque de confier leurs textes à de petits éditeurs ou à des traducteurs en herbe pour atteindre quand même le public italien, tout en espérant aussi que les nouvelles facilités permises par l'édition numérique, en abattant les coûts, pourront relancer les capacités d'investissement.

Il est possible que les temps et les aspirations aient changé à distance de près de trente ans des réflexions de Vanvolsem sur ce que peut signifier la traduction en Italie d'auteurs d'origine italienne : selon lui, la portée d'un tel événement va bien au-delà du simple enjeu commercial ou du désir de notoriété, c'est d'abord « un moyen pour être présents à la fois dans les deux communautés culturelles auxquelles ils se sentent liés »[80]. Et, ajouterons-nous, à cette satisfaction personnelle peut s'ajouter le sentiment

[78] *Cf.* M. Stratford, *Au tour de Babel! Les défis multiples du multilinguisme*, « Meta » 2008, vol. 53, n° 3, p. 465–466.

[79] *Cf.* P. Casanova, *Consécration et accumulation de capital littéraire…*, op. cit., p. 17.

[80] S. Vanvolsem, *Il codice linguistico della letteratura dell'emigrazione*, [dans :] *Gli spazi della diversità…*, op. cit., p. 561 (notre traduction).

de dédommager symboliquement des générations d'Italiens négligées et d'accomplir, par la traduction, un geste on ne peut plus politique[81].

Bibliographie

Aron P., *La Littérature prolétarienne en Belgique francophone depuis 1900*, Bruxelles 2006 [1995].

Aron P. et Chatelain F., *Manuel et anthologie de littérature belge à l'usage des classes terminales de l'enseignement secondaire : anthologie littéraire*, Bruxelles 2015.

Bortolini M., *Production littéraire des Italiens de Belgique depuis 1945*, [dans :] *Littératures des immigrations. 1. Un espace littéraire émergent*, éd. Ch. Bonn, Paris 1995, p. 65–78.

Carracillo C., *L'Italienne*, Bruxelles 1999.

Casanova, P., *Consécration et accumulation de capital littéraire. La traduction comme échange inégal*, « Actes de la recherche en sciences sociales » 2002, n° 144, p. 7–20.

Chomiszczak T., Kukuryk A. et Szczur P., *Wędrujące tożsamości. Trzy studia o migracjach literackich we francuskojęzycznej Belgii*, Kraków 2020.

D'hulst L. et Meylaerts R., *La traduction dans les cultures plurilingues/Translation in Multilingual Cultures : quelques réflexions sur le plurilinguisme en traductologie*, [dans :] *La Traduction dans les cultures plurilingues*, éd. F. Mus et K. Vandemeulebroucke, Arras 2011, p. 7–20.

Grutman R., *Traduire l'hétérolinguisme : questions conceptuelles et (con)textuelles*, [dans :] *Autour d'Olive Senior : hétérolinguisme et traduction*, éd. M.-A. Montout, Angers 2012, p. 49–81.

Halen P., *Le religieux dans la mémoire romanesque de l'immigration italienne : un mode du détournement*, [dans :] *Le Discours religieux, son sérieux, sa parodie en théologie et en littérature*, éd. P.-M. Beaude et J. Fantino, Paris 2001, p. 407–427.

Malinconi N., *Nous deux*, Bruxelles 1993.

Malinconi N., *Da solo*, Bruxelles 1997.

Malinconi N., *À l'étranger*, Bruxelles 2003.

Malinconi N., *Écriture du réel*, [dans :] *Roman-récit*, éd. G. Michaux, Carnières-Morlanwelz 2006, p. 55–72.

Mattiato E., *La Légion du sous-sol*, Bruxelles 2005 [1958].

Morelli A., *La « rital-littérature ». Étude interdisciplinaire d'une littérature « mineure »*, « Le Carnet et les instants » 1993, n° 78, p. 18–20.

Morelli A., *La 'Rital-littérature' de Belgique, témoignage d'une culture métissée*, [dans :] *Gli spazi della diversità. Atti del Convegno internazionale. Rinnovamento del codice narrativo in Italia dal 1945 al 1992*, vol. 2, éd. S. Vanvolsem, F. Musarra, B. Van Den Bossche, Roma-Leuven 1995, p. 545–555.

Morelli A., *Rital-littérature. Anthologie de la littérature des Italiens de Belgique*, Cuesmes 1996.

Morelli A., *La littérature métissée*, [dans :] *Histoire de la littérature belge francophone 1830–2000*, éd. J.-P. Bertrand, M. Biron, B. Denis et R. Grutman, Paris 2003, p. 529–530.

[81] Idée exprimée par C. Carracillo, *Les héroïnes de l'ombre. Italiennes immigrées en Belgique : quel sujet littéraire ?* (21.3.2023).

Nannoni C., *Traduire « Rue des Italiens » de Girolamo Santocono: quand langues et dialectes s'invitent à la « fête du verbe »*, [dans :] *Traduire la littérature belge francophone. Itinéraires des œuvres et des personnes*, Mons 2016, p. 59–81.

Nannoni C., *Écrire dans la langue du père dans « Da solo » de Nicole Malinconi : une traduction en filigrane?*, « Bérénice » 2019, n° 56–57, p. 133–148.

Nannoni C., *Francis Tessa entre plurilinguisme et illusion de la transparence dans « Les enfants polenta »*, « Annali dell'Istituto Armando Curcio » 2022, p. 195–217.

Nannoni C., *Le défi de la communication interculturelle : atelier de traduction à partir de « L'Italienne » de Carmelina Carracillo*, « RILUNE » 2022, n° 16, p. 123–138.

Paque J., *Histoires de l'histoire : il était une fois en Ritalie…*, « Revue de littérature comparée » 2001/3, n° 299, p. 429–442.

Santocono G., *Rue des Italiens*, Cuesmes 1986.

Santocono G., *Identité et immigration*, [dans :] *Gli spazi della diversità*. *Atti del Convegno internazionale. Rinnovamento del codice narrativo in Italia dal 1945 al 1992*, vol. 2, éd. S. Vanvolsem, F. Musarra, B. Van Den Bossche, Roma-Leuven 1995, p. 683–686.

Santocono G., *Dinddra*, Cuesmes 1998.

Santocono G., *Rue des Italiens*, trad. Angelo Maddalena, Iesa 2006.

Santocono G., *Ça va d'aller… y a pas d'avance*, Cuesmes 2018.

Stratford M., *Au tour de Babel ! Les défis multiples du multilinguisme*, « Meta » 2008, vol. 53, n° 3, p. 457–470.

Szczur P., *Le narrateur-traducteur : avatars d'une figure. Sur l'exemple de « Sang mêlé »* d'Albert Russo et « *Racines et épines » d'Issa Aït Belize*, [dans :] éd. L. Gauvin, R. Fonkua et F. Alix, *Penser le roman francophone*, Montréal 2020.

Tessa F., *Les enfants polenta*, Bruxelles 1996.

Translation Studies: An Interdiscipline, éd. Snell-Hornby, M., Pöchhacker, F. et Kaindl, K., Amsterdam-Philadelphia 1994.

Vanvolsem S., *Il codice linguistico della letteratura dell'emigrazione*, [dans :] *Gli spazi della diversità*. *Atti del Convegno internazionale*. *Rinnovamento del codice narrativo in Italia dal 1945 al 1992*, vol. 2, éd. S. Vanvolsem, F. Musarra, B. Van Den Bossche, Roma-Leuven 1995, p. 557–572.

Zumkir M., *En pays d'enfance. Entretien avec Nicole Malinconi*, « Textyles » 2019, n° 55, p. 169–173.

Une francophonie doublement négligée : la « Rital-littérature » en Belgique et sa réception en Italie via la traduction

Résumé

Cet article aborde la question de la « Rital-littérature », soit la littérature écrite en territoire belge par des émigré.e.s d'origine italienne ou par leurs descendant.e.s, un créneau de la littérature de migration qui, après avoir connu une certaine reconnaissance dans les années 1990–2000, pâtit actuellement d'un certain oubli en Belgique. Cette indifférence est d'autant plus marquée en Italie, pays dans lequel on analyse l'accueil de quelques écrivain.e.s rital.e.s, en se focalisant en particulier sur l'existence ou non de traductions de leurs œuvres principales, greffées sur des histoires de migration pour la plupart autobiographiques ou autofictionnelles. Utilisant à la fois les instruments de la sociologie de la traduction pour la contextualisation des œuvres et les acquis des études traductologiques sur le plurilinguisme littéraire pour rendre compte

de la composition des textes, notre recherche explore les possibles raisons de cette frilosité dans la réception italienne de la littérature italo-belge et cherche à indiquer quelques pistes pour la récupération et la valorisation de ce patrimoine.

A doubly neglected Francophonie: "Rital-literature" in Belgium and its reception in Italy via translation

Abstract

This article addresses the question of the "Rital-littérature", that is the literature written in Belgium by emigrants of Italian origin or their descendants, a niche in migration literature which, after enjoying some recognition in the years 1990–2000, is currently suffering from a certain neglect in Belgium. This indifference is all the more marked in Italy, where we analyse the reception of some of these writers. In particular we focus on the presence or not of translations of their main works, which are mostly based on autobiographical or autofictional stories of migration. Using both the tools of sociology of translation to contextualise the works and the results of translation studies on literary plurilingualism to consider the features of the texts, our research explores the possible reasons for this reluctance in the Italian reception of Italo-Belgian literature and seeks to indicate some avenues for the recovery and appreciation of this literary production.

Mots-clés : Rital-littérature de Belgique, traduction du plurilinguisme, sociologie de la traduction, réception italienne

Keywords: "Rital-littérature" in Belgium, translation of plurilingualism, sociology of translation, Italian reception

Słowa kluczowe: „literatura rital" w Belgii, tłumaczenie wielojęzyczności, socjologia tłumaczenia, recepcja włoska